

1917 L'APPRENTISSAGE DES SIRÈNES

quai de l'Industrie
à Athis-Mons
ou le travail
d'un enfant
gratteur de lopin
dans une usine
fabriquant des obus de

Recherche-conception
François Petit
Texte autobiographique
Henri Touron

Recherche-conception : François Petit
Texte autobiographique : Henri Touron

1917

L'APPEL DES SIRÈNES

quai de l'Industrie à Athis-Mons



*ou le travail d'un enfant gratteur de lopins
dans une usine fabriquant des obus de 75*

Cahier n° 1 de la Maison de Banlieue
Centre culturel d'Athis-Mons

Ce cahier est édité dans le cadre de l'exposition
«1917 : l'appel des sirènes»
juin - septembre 1999

DU MÊME ÉDITEUR

***Du cabanon au pavillon
ou le développement des lotissements
sur le plateau d'Athis-Mons 1896-1950***

Recherche : François Petit

Ed. Centre culturel d'Athis-Mons
décembre 1993

En vente par correspondance
ou à la Maison de Banlieue
41, rue Robert-Schuman - 91200 Athis-Mons
Tél. 01 69 38 07 85 - Fax 01 69 38 77 54

Prix : 70 F

Le Centre culturel d'Athis-Mons est une association loi de 1901,
subventionnée par la ville d'Athis-Mons,
par le Conseil général de l'Esonne
et, sur projets, par le ministère de la Culture, la Politique de la Ville, etc.

1917 : L'APPEL DES SIRÈNES

quai de l'Industrie à Athis-Mons
ou le travail d'un enfant gratteur de lopins,
dans une usine fabriquant des obus de 75

Texte autobiographique : Henri Touron
Conception-recherche : François Petit

En août 1914, la France et l'Allemagne entrent en guerre. La Première Guerre mondiale commence.

Après la bataille de la Marne, la guerre de mouvement se transforme en guerre de siège, de tranchées.

Les offensives de 1916 – allemande à Verdun, alliée sur la Somme – sont repoussées après de gigantesques duels d'artillerie et d'énormes pertes humaines.

En 1917, les offensives du Chemin des Dames en France, de Passendale en Belgique ne font que stabiliser les fronts. Il faut les alimenter en hommes (appels aux réservistes et aux troupes coloniales, chasse aux embusqués), en matériel, en munitions. La mobilisation industrielle de l'arrière y pourvoit : beaucoup d'usines se sont reconverties dans l'armement.

La « Grande Guerre » est avant tout un combat d'artillerie où vont s'illustrer, entre autres, les canons de campagne comme le « 75 ».

Dans le département de la Seine-et-Oise, Athis-Mons, en bordure de Seine, est reliée à la capitale

par le chemin de fer Paris-Orléans-Midi depuis 1841. Une importante gare de triage, dite de Juvisy-sur-Orge, y est installée en 1884. Elle amène le développement d'usines entre le fleuve et la gare, quai de l'Industrie. C'est dans ce Val-d'Athis qu'un premier nouveau quartier se construit pour accueillir la population cheminote, ouvrière ou d'employés. En 1891, on compte 1 590 habitants à Athis-Mons, dont 372 dans le Val ; en 1916, il y a 4 671 habitants à Athis-Mons, dont 2 897 dans le Val.

Les activités jusqu'alors agricoles et la vie rurale vont progressivement céder la place aux activités industrielles et la vie s'urbanise. C'est la « naissance d'une vie de banlieue », comme l'ont très bien signalé Mme Treuil et M. Moriceau dans un ouvrage traitant de cette mutation (*Athis-Mons : 1890-1939, Naissance d'une vie de banlieue*, coll. « Époques et sociétés », AREM, 1983).

C'est en 1996 que l'association Orge-Essonne Cartophilie, connaissant l'intérêt du Centre culturel pour l'histoire athégienne, nous a proposé ce superbe reportage photographique de 34 tirages (17-23 cm, collés sur support cartonné 27-33 cm, réunis dans un étui en parchemin, sans aucun texte d'accompagnement ou légende). Ces photos, prises « à la chambre », ont plusieurs qualités : grain, éclairage, angle de vue et une certaine mise en scène. Elles retracent différents aspects de la vie de cette usine (dans le temps d'une journée, dans les différentes composantes spatiales et les activités de l'entreprise).

Si la dénomination de cette société dite « Bellanger Frères, Forges et Tréfileries, SIM », est facilement identifiable sur le fronton du bâtiment principal (avec une annexe dite Fonderie de Juvisy), c'est à la loupe que nous avons pu, sur un calendrier des bureaux, dater précisément ce reportage en 1917.

L'état actuel des recherches permet de signaler que cette société a été créée en 1890 (« Société immobilière et industrielle du Midi. On y fabrique des fûts métalliques pour le transport des liquides inflammables : essences, pétroles, etc. », in : *Mono-graphie communale de l'instituteur*, 1899. Cette entreprise s'appelle aussi « fabrique des bidons »). La date de réquisition ou de conversion en usine d'armement n'est pas connue (recherches à poursuivre au Service historique de l'armée de terre, ministère de la Défense, château de Vincennes), ni son retour aux activités antérieures ou sa cessation d'activité. Elle n'était sans doute pas la seule entre-

prise mobilisée puisqu'une autre usine, dite des Forges d'Athis, sur la rivière de l'Orge, semble aussi avoir fabriqué des obus de 75.

L'usine Bellanger se trouvait au 29, quai de l'Industrie ; son emplacement est actuellement occupé par l'entreprise Comptoir des parfums depuis 1997. Suite aux bombardements des alliés visant la gare de triage en avril 1944, aux transformations des nouveaux utilisateurs de cet espace (entreprise Massey-Fergusson après la Deuxième Guerre), il ne reste plus trace des bâtiments de l'époque.

Nous ne savons pas non plus qui a commandé ce reportage : l'entreprise, le ministère de la Guerre ? Quel en était le but ?

Ce genre de reportage est, sinon courant, du moins assez classique pour l'époque. On retrouve dans certaines séries de cartes postales anciennes (ou séries plus limitées de cartes-photos) des vues extérieures et intérieures d'usines. Les bâtiments industriels, les machines, les métiers, les travailleurs et éventuellement leurs grèves (celle de Draveil-Vigneux, par exemple) sont plus photographiés que maintenant. Cette tradition du reportage se perpétuera entre les deux guerres, avec des photographes comme F. Kollar (*La France travaille*, 15 volumes, 1931-1934), A. Sander au début du siècle ou G. Krull entre les deux guerres en Allemagne, plutôt pour l'édition de livres que celle de cartes postales.

Le hasard a voulu que, peu de temps après l'acquisition de ce reportage, nous parviennent d'autres informations sur cette entreprise, grâce au

concours d'une Athégienne, Mme Devers ; son cousin, M. Henri Touron, né en 1903 en Dordogne, y avait travaillé quelque temps au moment de son arrivée avec ses parents à Athis-Val, en 1916. C'est l'épisode ici raconté. Par la suite, il est embauché rentre aux Forges d'Athis, fréquente le cours complémentaire de Juvisy et rentre à la Compagnie du chemin de fer Paris-Orléans comme « élève bureau » en novembre 1917 ; il y termine sa carrière en qualité de chef de bureau. A la retraite, il écrit son autobiographie. Nous en extrayons ces pages qui commentent, quelque soixante-dix ans après les faits, les images ici présentées.

Nous avons essayé de mettre en relation ce texte avec les images. C'est un parti pris.

Le texte « autobiographique » n'a pas été retouché. Il est restitué tel quel, avec cette seule précaution, comme pour tout texte autobiographique, qu'il est « personnel ». C'est un point de vue, à pren-

dre comme un témoignage vécu, retranscrit *a posteriori*, qui nécessite d'être recoupé avec d'autres sources et informations. Mais son style particulier, la richesse des informations – vie familiale de l'époque, travail des enfants, fabrication des obus, etc. – méritaient sans complexe d'accompagner ce reportage photographique muet. Il est rare de réunir autant de « précieuses coïncidences ».

Nous attendions l'ouverture de cette Maison de Banlieue, nouveau département du Centre culturel, pour restituer et présenter au public athégien ou d'ailleurs ces documents inédits.

Que tous nos partenaires, individuels comme institutionnels, en soient ici remerciés.

François Petit, responsable Maison de Banlieue
Bruno Bossard, directeur
Francis Duverneuil, président
Centre culturel d'Athis-Mons

Nous remercions

- Mme Devers, M. Touron d'Athis-Mons, M. Fourest de Juvisy-sur-Orge
- Mmes A. Fourcaut, J. Krien, J. Danielli, C. Schäfli, S. Maillot, M.-C. Roux, F. Lasnot
MM. J. Neny, P. Belle, F. et K. Lozès, C. Dumont
- M. Gamel, président de l'Amicale des anciens combattants d'Athis-Mons
 - M. Verney, historien et collecteur de Varennes-Jarcy
 - Association Orge-Essonne Cartophilie (OEC),
chez M. F. Attou, président, 1 allée des Vergers, 91210 Draveil
Président fondateur : M. S. Vignot
 - Centre culturel d'Athis-Mons :
anciens présidents MM. Robichon et Agnelotti,
administrateurs bénévoles, collègues
et département Maison de Banlieue : M. S. Taboury
 - Ville d'Athis-Mons :
Mme Lienemann, maire et député européen
M. Sac, maire adjoint aux affaires scolaires et conseiller général
M. Cazaux, maire adjoint aux affaires culturelles
M. Bertocchi, conseiller municipal (Souvenir français)
Service culturel : M. Jeanlin
Bibliothèques : Mme Wetterwald et collègues
Service archives-documentation : M. Delarue
Service urbanisme, «Maison de Ville» : Mme Planque et collègues
Services techniques : M. Pribil, DGST et collègues du Centre technique municipal
 - M. P. Drouot, Galerie de l'Agora (scène nationale) à Evry
 - M. E. Bourgougnon, conservateur départemental,
Musée français de la photographie de Bièvres
 - Archives départementales de l'Essonne
 - Conseil général de l'Essonne
 - Politique de la Ville en Essonne : Etat et Conseil général
- Ministère de la Culture : Direction régionale des affaires culturelles
(DRAC) Ile-de-France, Direction de l'architecture et du patrimoine

Le premier conflit mondial a donné lieu à une couverture photographique sans précédent : des reportages officiels du service photographique de l'armée alimentant la presse, à l'utilisation de la photographie aérienne, médicale ou scientifique, la photographie est alors devenue tout à la fois un instrument de propagande et un agent de renseignement. Entre les mains d'innombrables photographes amateurs mobilisés, elle s'est aussi faite témoignage émouvant et terrible de la réalité quotidienne des combattants par eux-mêmes ; images pudiques et hésitantes balançant sans cesse entre les menues distractions de compagnons d'infortune et d'horreur nette et sans appel de la guerre elle-même.

Cette omniprésence de la photographie n'est pourtant pas étonnante : rendue définitivement opérationnelle à partir de 1880 grâce au procédé au gélatino-bromure d'argent, elle est devenue d'un usage aisé et permet désormais la prise de vue instantanée. Elle participe également de l'arsenal technologique mis en œuvre dans cette première guerre moderne : TSE, aviation, automobile, gaz, etc.

Tout de cette guerre fut donc bien photographié ; y compris « l'arrière », et ce reportage en est un exemple.

L'effort de guerre y est mis en scène par des photographies posées, comme conjurant le drame, montrant la mobilisation de l'arrière, en chacune de ses composantes : le travail des femmes et des adolescents, peut-être celui de prisonniers, au sein d'usines elles-mêmes mobilisées au service de la guerre, de sorte que la machine, symbole de la puissance moderne, s'en trouve elle aussi photographiée.

Eric Bourgougnon, conservateur
du Musée français de la photographie de Bièvres

EXTRAITS DE L'AUTOBIOGRAPHIE D'HENRI TOURON

*Né en 1903 en Dordogne,
ayant travaillé aux Ateliers SIM,
quai de l'Industrie à Athis-Mons, en 1916.*

J'avais déjà posé à différentes reprises à ma mère, mais de façon assez superficielle, la question de savoir ce que je pourrais bien faire pour apporter à l'âge déjà avancé qui était le mien – car, à treize ans passés, on n'est plus un gamin – une contribution financière, aussi modeste fût-elle, à la collectivité familiale qui, d'un pourvoyeur au début de sa transplantation en ces lieux, était passée à deux et à laquelle l'apport d'un troisième participant ne pouvait, à mon sens, qu'être profitable, son bas de laine ayant, de l'avis général, un mal fou à sortir de son atavique maigreur.

N'ayant reçu à mes questions et autres suggestions que des réponses évasives qui me laissaient penser que notre ministre du portefeuille ne comptait pas sur mes capacités, qu'elles qu'aient pu être leur consistance et leur valeur, pour arrondir son budget de fin de mois – ce qui d'ailleurs ne me faisait ni chaud ni froid –, je pris la ferme décision d'accéder à mon désir, de plus en plus clair, de faire quelque chose d'utile et de fructueux de mes dix doigts.



« Le coup de sirène annonçant la coupure de midi, aussi strident mais plus prolongé que celui de sept heures, me parut surtout mieux perçu et susciter de la part de la foule de ceux à qui il s'adressait plus d'empressement dans l'exécution de son objet. »

Ma mère travaillait bien pour l'armée. Pourquoi son rejeton de bientôt quatorze ans n'en ferait-il pas autant ? Et puis, quoi qu'il puisse arriver, tout dans notre cas n'étant que provisoire, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter : tout finirait pour nous avec la guerre et, comme la possibilité du rappel au front de la réserve de l'armée territoriale tenait toujours mon père sur le qui-vive, les délais de séjour sur la terre d'Athis-Val pour nous trois menaçaient d'être courts.

Quand, tout juste rassuré mais poussé par une irrésistible détermination, je franchis l'entrée des usines Bellanger, sur les bords de la Seine, à Athis-Val, le portier, apparemment plus barbu, plus bourru que méchant, me toisa d'un air dédaigneux et m'arrêta :

– Que viens-tu foutre ici, toi, morveux ? me bougonna-t-il à travers sa moustache drue, embroussaillée et jaunie par les boules de tabac à chique du genre de celle dont il paraissait présentement se délecter.

Je ne me sentis pas flatté outre mesure de m'entendre traité de morveux.

– Moi ? répondis-je, je viens travailler, enfin... si on m'embauche !

– Quoi ? Tu viens travailler ici, comme ça, en culottes courtes ? D'abord, quel âge as-tu, d'où sors-tu ?

– Bientôt quinze ans et je suis d'Athis-Val, telle fut ma réponse.

Me prenant par le bras, il me tira vers sa guérite, me faisant dégager la voie ferrée qui, traversant l'entrée puis la route longeant la Seine, reliait l'usine au quai fluvial, le long duquel stationnaient des péniches en cours de chargement.

– Bon, grommela-t-il, tu vois ces bureaux là-bas, hein ? Eh bien, vas-y ! Tu verras bien ce qu'on te dira. Et fais attention au tracteur, aux machines sur ton chemin ; ça rigole pas ici, mon p'tit vieux ; allez, va !

Et le morveux de tout à l'heure, doublé maintenant d'un « p'tit vieux », toujours en culottes courtes – pourquoi pas ? –, se dirigea, pensif, vers les lieux indiqués, de moins en moins sûr de



« Me prenant par le bras, il me tira vers sa guérite, me faisant dégager la voie ferrée qui, traversant l'entrée puis la route longeant la Seine, reliait l'usine au quai fluvial, le long duquel stationnaient des péniches en cours de chargement. »

lui et commençant à se demander dans quel genre d'endroit il venait de mettre les pieds. Au fur et à mesure qu'il approchait des bâtiments de l'usine, le « p'tit vieux » était plus que surpris du vacarme assourdissant qui se faisait à l'intérieur de ces derniers.

Je fus accueilli fort gentiment – ce qui me rassura considérablement – par une jeune demoiselle, laquelle, après s'être enquis de l'objet de ma visite, me demanda d'attendre un peu et me conduisit l'instant suivant devant une sorte de patriarche à longue barbe poivre et sel, probablement le chef de la douzaine de scribes occupant le local surchauffé.

– Que viens-tu faire ici, jeune homme ? me demanda à son tour le respectable pépé, mais ce d'une manière tout à fait avenante.

Etant nu-tête comme d'habitude, je n'eus pas à me découvrir mais je remplaçai ce geste de politesse par un gracieux « Bonjour monsieur », agrémenté de ce qu'il fallait d'attitude soumise, ce qui, je le vis bien à l'expression de son regard, dut le disposer favorablement à mon égard.

– Monsieur, continuai-je sans trop bégayer, je voudrais travailler, si c'est possible.

Je dus décliner mon nom, mon âge que je majorai d'un an, mon adresse, exposer ma situation de famille, citer mes « diplômes » scolaires ; ce fut tout, sauf oublié.

Il m'observa un moment en silence, puis me déclara sur ton paternel :

– Mon garçon, j'ai du travail pour toi mais je t'avertis, ce sera dur. Il te faudra être courageux. De toute façon, du fait que tu as moins de quinze ans, je ne peux rien faire sans l'autorisation de ton père ou de ta mère. Alors, reviens me voir avec l'un ou l'autre et je verrai ce que je pourrai faire pour toi.

Je remerciai, saluai et fis demi-tour, réconforté par mon demi-succès, fruit de ma première démarche personnelle et sur ma propre initiative.

Le chemin du retour était long. J'eus tout le temps voulu pour réfléchir à la manière dont j'allais devoir présenter à mes parents ma situation de postulant à un emploi qui allait faire de ma juvénile et obscure personne un élément de contribution à la défense nationale, en prenant



Reliée à la capitale depuis 1841 et aux autres régions de France par les lignes de chemin de fer Paris-Orléans-Midi et Paris-Lyon-Marseille, Athis-Mons connaît un développement industriel important, quai de l'Industrie, avec l'installation de la gare de triage dite de Juvisy-sur-Orge en 1884.

place parmi le personnel d'une usine de guerre. Mon père surtout serait médusé devant ma démarche, car il n'était au courant de rien. Quant à ma mère, j'imaginai qu'elle serait moins étonnée par le fait que j'aie cherché et trouvé du travail que par la nature même de celui-ci.

Quand, au cours du repas du soir, je commençai à faire mon rapport verbal sur le sujet en question, les auteurs de mes jours me regardèrent, quelque peu sidérés ; ma mère se taisait, mon père comprit qu'elle n'était ni pour ni contre mon projet et lui posa la question :

– Tu étais au courant de tout ça, toi, Hélène ?

– Oh ! répondit-elle, juste un peu, mais sans pousser à la roue et sans trop savoir ce qu'elle voulait ou pouvait faire. Tu comprends, ça l'embête de rester entre ces quatre murs à perdre son temps, comme il dit.

Le papa coula un regard chiffonné dans ma direction et entonna :

– Lui, Henri, à son âge, dans une usine de guerre, à faire des obus, car ce sont bien des obus qu'ils font chez Bellanger, de jour et de nuit ? Je ne connais pas ce travail, mais d'après ce que j'en sais, il s'agit d'un travail pas du tout rigolo et je ne suis pas chaud du tout pour le laisser s'embarquer dans une pareille galère. Finalement, Lène, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

– Oh ! moi, fit la maman, je pense que si c'est pour y attraper du mal, il n'a qu'à rester ici ; voilà ce que je pense.

Je m'élevai énergiquement contre ce pessimisme à mes yeux injustifié et essayai de faire comprendre à mes censeurs que, suivant ce que j'avais pu voir – je n'avais rien vu du tout –, il ne s'agissait pas de travaux forcés ; que des jeunes de mon âge qui travaillaient dans de mêmes usines – je n'en connaissais aucun – ne s'en plaignaient pas et que, d'ailleurs, j'étais mineur, non mobilisé, donc libre de demander mon compte quand bon me semblerait, argument qui, me sembla-t-il, devait avoir porté.

Tandis que ma mère observait le silence le plus complet, mon père, tortillant sa moustache avec nervosité, réfléchissait.



Un double système de voie ferrée irrigue l'entreprise : l'un, classique, raccordé à la gare de triage ; l'autre, en voie étroite à partir du quai de l'Industrie jusqu'aux différents ateliers.

– J'en aurais gros sur la conscience s'il y attrapait du mal, marmonna-t-il, au bout d'un interminable moment. Ecoute, fit-il en me regardant d'un air un peu attendri, fais ce que tu voudras, mais si quelque chose ne va pas, si c'est trop pénible, trop risqué pour ta santé, plaque-moi cela sans hésiter. Bon, moi, je vais au lit ; il est tard et demain il y a école, bonsoir !

– Alors, me dit la maman, tu veux que j'aille avec toi demain voir ce monsieur si gentil ?

– Bien sûr, répondis-je vivement, et je commencerai le travail aussitôt que possible. Alors, pour le cas où ce serait tout de suite, il faudra emporter la gamelle pour midi.

Ainsi fut fait. Les formalités furent vite remplies ; quand on lui demanda si j'avais bien quatorze ans et demi, ma mère n'eut qu'à répondre oui ; mais ce qui la tracassait énormément, l'inquiétait le plus pour mon devenir, c'était le bruit, ce bruit infernal qui, malgré la distance relative des bâtiments d'où il venait, agressait impitoyablement les tympanes.

– Boudiou ! répétait ma maman, pour faire un tel pétard, je voudrais bien voir ce qu'ils font là-dedans !

Ce fut peut-être cet insupportable pétard qui nous fit oublier l'essentiel, c'est-à-dire de demander au monsieur gentil combien étaient payées les recrues de mon gabarit. Ma prise de service ayant été fixée au lendemain matin, nous reprîmes, mère et fils, le chemin du 51, remportant la gamelle, ustensile militaire ayant déjà servi sur le front à mon père et qui, obéissant lui aussi à une destinée inattendue, allait reprendre du service au sein d'une usine fabriquant des obus.

Le travail de l'équipe du matin dont je faisais partie commençant à sept heures, le saut du lit pour le futur équipier que j'étais fut fixé à six heures, le trajet domicile-usine demandant en marchant bon train la moitié de la différence.

Quand le réveil, réglé à mon intention par la maîtresse de céans, annonça sans discrétion que l'heure de se lever allait pour moi bientôt sonner, ce moment fut celui de ma première et pénible épreuve. Oh ! épreuve fugitive certes ; juste quelques secondes d'intenses regrets, ceux



La voie ferrée permettait d'acheminer les matériaux entre les différentes unités de production où la masse métallique initiale subissait plusieurs transformations, avant de trouver sa forme définitive d'obus de 75 : *« On sait aussi qu'après sa sortie, d'abord du four, où j'avais le plaisir de l'accueillir pour le décrasser avec une passion plus ou moins débordante, et ensuite de la presse géante que j'avais pour rôle de desservir, le rondin ainsi devenu corps d'obus devra, pour accéder à l'appellation fort contrôlée d'obus de 75, passer au four pour affiner sa forme extérieure, au profilage pour sa forme intérieure, repasser au four pour son ogivage sous presse et sa mise en forme définitive. »*

d'avoir à quitter ma couche si douillette... Faiblesse aussitôt surmontée et chassée par l'idée dominante de mes nouveaux devoirs. Et pourtant, ce moment marquait bien pour moi la fin du temps qui avait mon âge. Je venais de rompre avec l'ère des matins paresseux, des réveils tardifs, des ébats matinaux dans des draps bien chauds, pour me plier désormais à la loi du chronomètre planétaire et ne retrouver que périodiquement ce qui jusqu'ici constituait mon ordinaire.

Préparée par la maman, levée ce matin-là la première, mon déjeuner fumant m'attendait sur la cuisinière déjà ronflante.

Et je partis, musette en bandoulière, vers les bords de la Seine, charmants rivages propres à faire rêver les âmes poétiques les moins inspirées, mais qui n'excitaient en moi pour le moment que le désir de les atteindre rapidement, afin d'éviter tout ennui qu'un retard à l'embauche eût rendu fort possible.

Je me trouvais en avance sur l'heure ; je le savais, car la sirène de l'usine se déclenchant un quart d'heure avant la prise du travail venait à peine d'effacer dans son bas de gamme la courbe de ses derniers souffles sonores.

La foule des équipiers de sept heures était nombreuse et s'agglutinait un moment devant les casiers d'accrochage des jetons de présence, avant de gagner les vestiaires pour y enfiler les bleus de chauffe. On comptait beaucoup d'Arabes, quelques Noirs, peu de néophytes de mon espèce et, en me regardant, je voyais le seul garçon en culottes courtes.

J'allai directement au bureau dont je connaissais bien maintenant le chemin et où, me disais-je, m'attendait peut-être le pépé gentil et aussi, pourquoi pas, la demoiselle mignonne. Celle-ci, hélas, brillait par son absence ; quant au pépé, il était de sortie. Ce ne fut donc pas à lui que j'eus affaire mais à un citoyen pas commode du tout et dont la façon de me parler me donna tout de suite un avant-goût de l'aménité avec laquelle, dans les usines d'armement, les commandants donnaient leurs ordres aux commandés.

– C'est pas une tenue d'usine, ça, grogna-t-il, t'as pas de salopettes chez toi ?



On remarquera l'omniprésence des femmes auxquelles étaient ordinairement réservées certaines tâches (transport, stockage, finitions), ces travaux pouvant paraître relativement moins éprouvants...

Interloqué, je restai bouche bée, attendant vainement que me vînt une idée pour essayer de justifier ma tenue, peu adéquate il était vrai.

– Bon, viens avec moi au magasin, me lança-t-il en prenant les devants, on va te filer un tablier pour t’empêcher de te faire brûler les pattes de derrière par les éclats.

Me faire brûler les jambes par les éclats, pensais-je, qu’est-ce que l’on va bien pouvoir me donner à faire pour que je risque de me faire griller les mollets ? Et par des éclats... Boudiou ! comme aurait dit ma vénérable mère, de quel genre d’éclats s’agissait-il donc ?

En un rien de temps, tous les types d’éclats connus me passèrent par la tête, mais je n’en retins aucun qui me parût susceptible de causer d’aussi cruels dommages à une anatomie humaine. Il y avait, bien sûr, les éclats d’obus mais, soyons sérieux, je n’en étais pas encore arrivé à ce stade-là.

Le contremaître m’avait précédé au magasin ; à peine avais-je à mon tour poussé la porte de celui-ci qu’un vieux tablier de peau avec poche et courroie d’attache me tomba dans les bras sans préavis de qui que ce soit. Je ne cherchai ni à voir ni à savoir qui me l’avait aussi délicatement envoyé ; je le chaussai aussitôt. Une fois bien ajusté mon bouclier pare-éclats, le guide m’entraîna, toujours au pas de charge, vers le premier bâtiment de l’usine, le plus grand et aussi le plus bruyant. Nous traversâmes plusieurs réduits semi-obscurs, où étaient allongés à même le sol des individus de tous âges, les uns dormant ou faisant semblant, les autres mordant dans un quignon de pain de propreté aussi douteuse que celle de leurs mains, tandis que la majorité tétait passionnément un bout de cigarette, semblant tirer de ce qui en sortait un sublime bonheur. La porte du dernier réduit donnait sur l’intérieur du bâtiment susvisé.

Quand mon peu sympathique cicérone l’ouvrit, l’équipe de sept heures relayait celle de nuit. En dehors du ronflement de quelques machines tournant encore et des échanges verbaux parfois virils entre les arrivants et les partants, un calme relatif régnait. Impressionnant paysage que celui de cette usine de guerre. J’avais devant les yeux, sur six rangs d’une dizaine d’unités



... au regard du vacarme et de la température que devaient supporter les hommes à qui on attribuait des travaux plus pénibles et risqués, à proximité des fours et des machines.

chacun, une forêt de gigantesques presses hydrauliques, baignant dans un nuage de vapeur, vomissant par chaque joint une graisse jaunâtre, ruisselantes d'un liquide visqueux se répandant à leurs pieds, avec, devant chaque rangée de ces monstres, des fours chauffés à blanc, d'où s'échappaient à chaque instant des déchets de matière en fusion qui explosait et se pulvérisait en tombant sur les plaques métalliques dont le sol de l'usine était tout entier recouvert.

– Bon, voilà, nous y sommes ! éjecta le contremaître à mon adresse. Tu vas travailler ici, devant le four 5, celui-là, vu ? Quand tout va se remettre en route, des ronds de métal comme celui-ci, qui est loupé, seront tirés du four par le gars qui va travailler avec toi : ça s'appelle des lopins. Ils rouleront à terre, ils seront chauffés à blanc, alors ne te laisse pas buter par l'un d'eux parce que tu le sentirais passer, vu ? Bon, alors, ces lopins, ton boulot c'est de les gratter avec cet outil qui a la tête découpée, à la forme voulue pour en enlever la crasse avant de les mettre dans la presse à emboutir, vu ? D'ailleurs, tu n'auras qu'à faire comme les copains des autres fours... Allez, salut bonhomme, et fais attention, hein ?

Mon guide venait à peine de disparaître derrière les presses géantes qu'un bref mais violent coup de sirène retentit. Le diable, à l'évidence, venait d'appuyer sur le bouton de l'apocalypse ; un enfer de décibels se déchaîna. Les fours ouvrirent leurs gueules incandescentes ; les presses se mirent à gémir, à siffler dans l'attente rageuse et frémissante du premier lopin à pénétrer.

L'usine tout entière, dans tous les secteurs de production, trépidait, haletait, soufflait, bruissait tous azimuts ; du sol jusque dans ses superstructures, dans le mélange infernal et confus du ronflement puissamment soutenu de toute la mécanique au sol ou aérien, d'une génératrice d'énergie ou l'utilisant, du roulement des chariots et des ponts transbordeurs et leurs avertisseurs, de la chute sur le sol métallisé de dizaines de lopins tombant à jet continu dans un éclaboussement d'étincelles crépitantes, les uns des fours, les autres éjectés des presses après emboutissage. Ajoutons au tableau les coups ininterrompus de masse et de marteau, les ouvriers se parlant en hurlant de bouche à oreille, le tout inclus dans un bain de vapeur



Des génératrices électriques... pour faire tourner les différentes machines : *« L'usine tout entière, dans tous les secteurs de production, trépidait, haletait, soufflait, bruissait tous azimuts ; du sol jusque dans ses superstructures, dans le mélange infernal et confus du ronflement puissamment soutenu de toute la mécanique au sol ou aérien, d'une génératrice d'énergie ou l'utilisant, du roulement des chariots et des ponts transbordeurs et leurs avertisseurs... »*

permanant, entretenu par les jets d'eau de refroidissement des presses, et nous aurons un aperçu presque complet de la clémence du travail à l'usine de guerre Bellanger.

Ah, il était éclairci pour moi, maintenant, le mystère de ce bruit qui nous avait tant intrigués, ma mère et moi ! Les allongés de tout à l'heure, sortis de leur réduit, étaient là, devant les fours, les uns armés de leur ringard tirant du four les lopins incandescents, les autres, dont j'étais, attendant la chute de ceux-ci pour, une fois au sol, les débarrasser des déchets métalliques qui les recouvraient, ces déchets étant nuisibles au bon fonctionnement de la presse emboutisseuse.

Nous étions trois devant la gueule du four 5, violemment agressés par une chaleur à la limite du supportable, trempés de sueur, effets littéralement collés à la peau, attentifs aux lopins tombant et roulant sur la tôle en crépitant et, tandis que deux d'entre nous grattaient les futurs obus, le troisième larron, plus âgé et probablement mobilisé, avait pour rôle de les extraire du four et de les introduire après nettoyage dans le cylindre de la presse.

Creusé par le mandrin de ladite presse, le lopin devenait de la sorte le corps d'un obus de 75 millimètres dans sa première phase. Dans sa première phase : on sait que ce rondin de métal d'environ six kilos provenait d'une masse métallique qui, après différentes opérations successives – fusion, moulage et laminage –, s'était vue transformée en un fer rond d'une certaine longueur et de diamètre requis, dont les morceaux découpés à la longueur voulue étaient les futurs lopins, les futurs obus.

La longueur d'un obus de 75 mm fini est de 0,264 mètre et son épaisseur de 12 mm. C'est du moins que que j'ai appris par mon maître d'école en septembre 1914, le jour où la France fêta le succès du canon de 75 mm, glorieux vainqueur de la bataille de la Marne.

On sait aussi qu'après sa sortie, d'abord du four, où j'avais le plaisir de l'accueillir pour le décrasser avec une passion plus ou moins débordante, et ensuite de la presse géante que j'avais pour rôle de desservir, le rondin ainsi devenu corps d'obus devra, pour accéder à



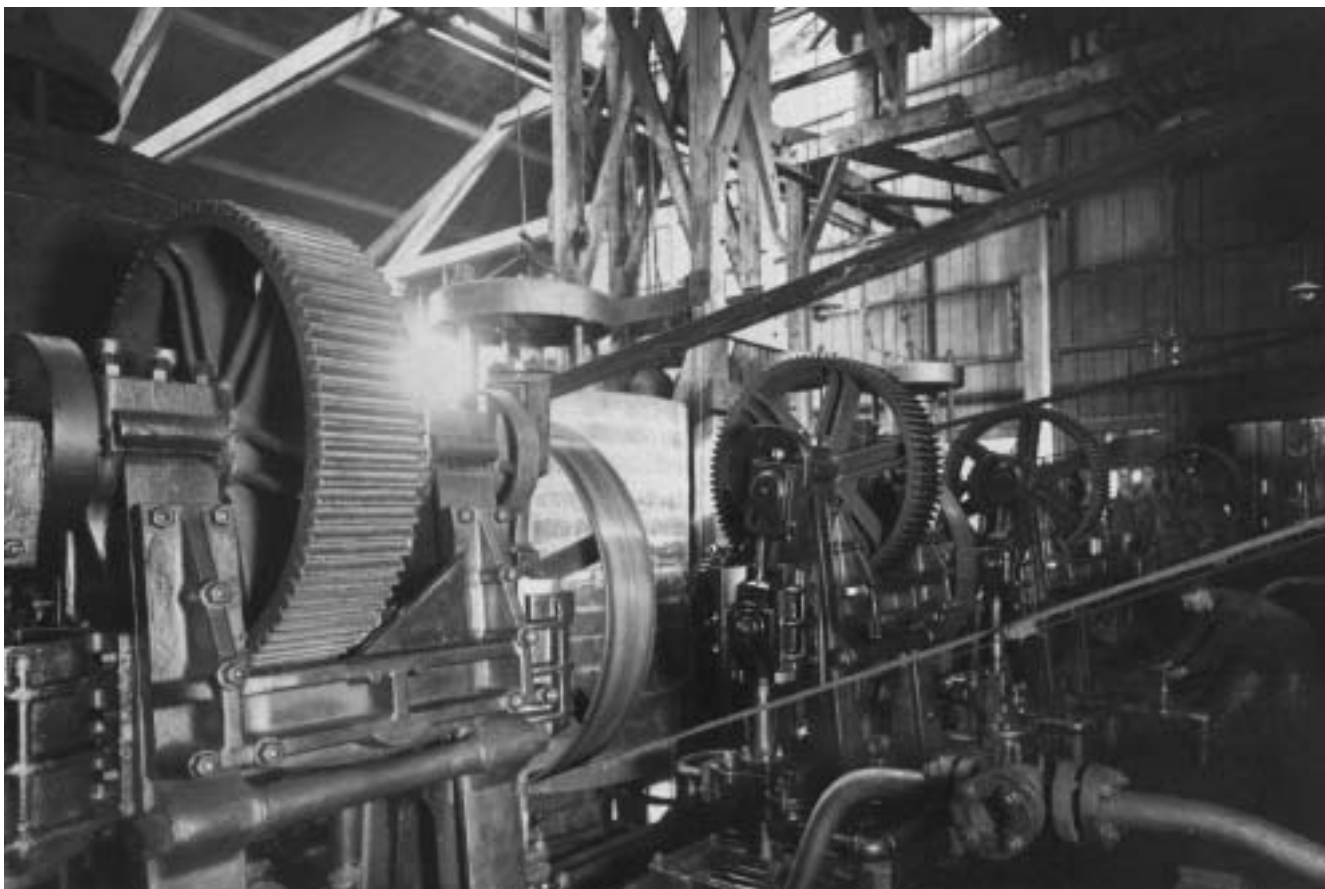
On photographie la machine, les fours, les presses...

l'appellation fort contrôlée d'obus de 75, passer au tour pour affiner sa forme extérieure, au profilage pour sa forme intérieure, repasser au four pour son ogivage sous presse et sa mise en forme définitive. Il devra ensuite subir le perçage et le filetage de sa lumière, celle-ci recevant en fin d'opération l'appareil de mise à feu. Suivront les essais de pression de l'obus, son nettoyage intérieur, le vernissage de l'extérieur avant son remplissage de matière explosive – mélinite de 1914 – puis, phase ultime, mais seulement au moment du tir, le vissage de la tête d'allumage.

Si cet exposé rapide des différents stades du travail en cause ne correspond probablement plus que de façon très imparfaite aux procédés modernes de fabrication des obus, quel qu'en soit le calibre, il donnera, je pense, une idée assez approchante de ce qui se passait pour les 75 dans ce premier quart du siècle vingt.

La cadence d'exécution à laquelle nous, les gratteurs devant l'Eternel, étions de la sorte soumis, était assez rapide, nécessairement continue, indiscutablement harassante ; ce qui, de l'avis de la direction, justifiait un repos d'une demi-heure toutes les deux heures, à prendre non pas n'importe où, mais dans l'un des réduits semi-obscurs traversés tout à l'heure et dont j'avais l'avantage de savoir à quoi maintenant ils servaient. C'est ainsi qu'au bout de deux heures de rôtissoire, l'équipe de service était relayée par celle de réserve dont elle allait prendre la place dans les réduits.

On était bien dans ces locaux, malgré leur semi-obscureté et peut-être même en grande partie à cause de cela : tapage fort atténué, atmosphère tiède et propice au rêve chez le gratteur de lopins que j'étais, oasis de calme en somme après la tourmente ; le sol couvert d'un matériau très fin, sorte de castine pulvérulente, avait la particularité d'être chaud en permanence, probablement à cause de la proximité du premier four. J'éprouvais du plaisir à m'y allonger moi aussi de tout mon long, en essayant sinon de dormir, du moins de fixer mes idées sur quelque chose, tentative vouée à l'insuccès quand la tête est transformée en caisse de résonance



... les rouages, les pistons, «symboles de la puissance moderne».

permanente. Les occupants des réduits n'étaient pas bavards. Peut-être avaient-ils plus envie de reprendre des forces en fumant ou en dormant que d'en perdre en parlant. Mon collègue gratteur n'était pas plus loquace que les autres. Je ne pus jamais arriver à savoir de quel coin de l'Hexagone il sortait ; plus âgé que moi de cinq ans, j'eus des raisons de penser qu'il devait être ajourné ou réformé. Quant à moi, personne ne me demanda jamais qui j'étais ni d'où je venais ; il était plutôt discret, le personnel des usines Bellanger...

L'un des servants du four 5 de l'équipe au travail traversa le local de repos pour annoncer l'imminence de la relève.

– Debout, là-dedans, et au boulot ! hurla-t-il. Assez dormi, feignants !, crut-il devoir ajouter en guise de délicate plaisanterie.

J'emboîtai le pas des camarades en direction des fours, raidissant mon énergie quelque peu ramollie. Les équipiers relevés nous passèrent les outils dont les manches métalliques, malgré leur longueur, nous chauffèrent sans attendre les pattes de devant, comme aurait dit le contre-maître, de façon tout juste supportable.

L'un des servants du four 3, trop rapproché sans doute de l'orifice de sortie des lopins, reçut l'un de ceux-ci sur le dessus du pied. Durement meurtrie par la chute de la masse tombant d'une bonne hauteur et sérieusement brûlée, d'abord par le lopin incandescent, ensuite par le pantalon qui avait pris feu, la victime fut immédiatement évacuée sur l'hôpital. Il ne se passait pas de jour sans que l'usine fit des blessés plus ou moins gravement atteints, les règles de sécurité n'étant ni très élaborées dans de nombreux cas, ni très respectées là où elles l'étaient.

Le coup de sirène annonçant la coupure de midi, aussi strident mais plus prolongé que celui de sept heures, me parut surtout mieux perçu et susciter de la part de la foule de ceux à qui il s'adressait plus d'empressement dans l'exécution de son objet... Le bruit s'atténa, laissant un vide surprenant. De toute part on s'acheminait bon train vers les réfectoires. Ceux-ci



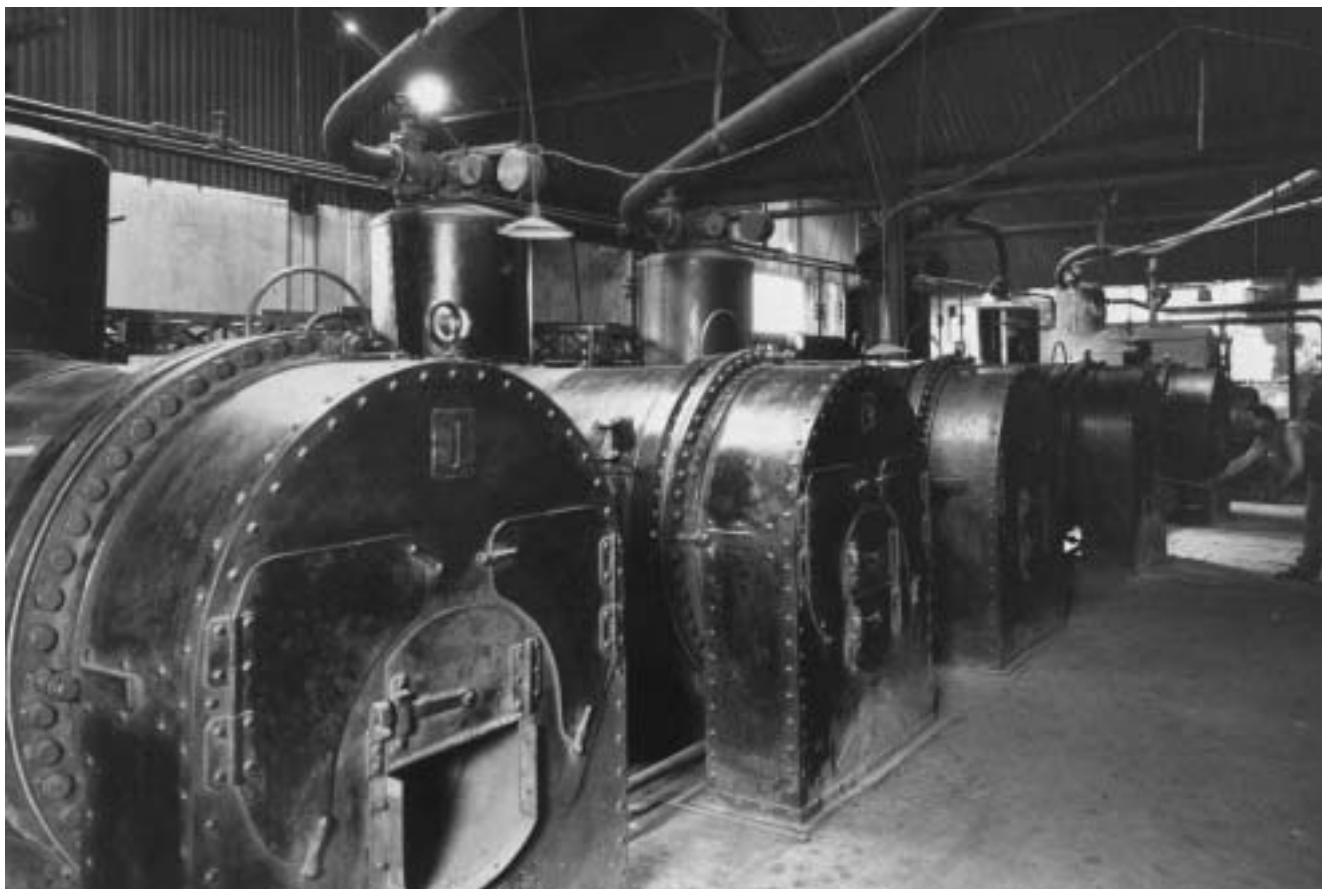
« Impressionnant paysage que celui de cette usine de guerre. J'avais devant les yeux, sur six rangs d'une dizaine d'unités chacun, une forêt de gigantesques presses hydrauliques, baignant dans un nuage de vapeur, vomissant par chaque joint une graisse jaunâtre, ruisselantes d'un liquide visqueux se répandant à leurs pieds, avec, devant chaque rangée de ces monstres, ...

ne servaient pas de repas, mais offraient les moyens de faire réchauffer les gamelles. Ma gamelle à moi était déjà chaude ; je l'avais logée durant le temps de pause à côté de celles des équipes des fours, placées par leurs propriétaires aux bons endroits. Esclave du four, comme ils l'étaient eux-mêmes, j'étais admis dans leur milieu et ils ne firent aucune difficulté à m'accepter dans leur propre réfectoire, c'est-à-dire dans l'un des réduits semi-obscur, au sol tiède, où je m'allongeais comme tous les autres, adossé au mur de briques du four 5, pour mon premier déjeuner sous le toit d'une usine de guerre – déjeuner abordé avec un appétit que les quatre heures infernales que je venais de vivre n'avaient en rien affecté mais au contraire excité.

L'après-midi fut l'exacte répétition de ce que j'avais vécu le matin. Quelques instants avant de quitter l'usine, vers seize heures, un agent administratif qui n'était ni la demoiselle mignonne ni le pépé gentil vint me mettre au courant du système de pointage. A l'avenir, ma personne ne serait plus qu'un numéro. Il me conduisit aux casiers adéquats et me remit le jeton numéroté que je devais accrocher en arrivant au travail dans le casier des présents et au numéro correspondant dans celui des absents, en le quittant.

Le trajet de retour à la maison ne se fit pas sous des auspices météorologiques très favorables ; alors que, rendu à la liberté, j'aurais eu plaisir à l'apprécier après cette première épreuve de participation à la défense nationale, en goûtant à une détente méritée dans un cadre propice, le ciel occulta résolument le soleil et ouvrit ses vannes. Dès lors, tout comme le matin mais pour d'autres raisons, les paysages fluviaux, ferroviaires et autres qui, en d'autres moments, eussent accroché mon regard et ralenti mon pas, n'éveillaient plus en moi que le désir de les franchir au plus vite, afin d'arriver dans les plus brefs délais à la maison, où je débarquai trempé comme une soupe.

Ma mère, que pouvait-elle bien faire à cette heure, sinon piquer ses chemises sur sa vieille machine qui n'avait jamais autant travaillé. Quand elle me vit apparaître dans cet état, elle quitta sa chaise et se prit le front des deux mains. Son diagnostic fut net et précis :



... des fours chauffés à blanc, d'où s'échappaient à chaque instant des déchets de matière en fusion qui explosait et se pulvérisait en tombant sur les plaques métalliques dont le sol de l'usine était tout entier recouvert. »

– Tu vas attraper la crève, malheureux ! Si seulement tu avais pris le caoutchouc de régiment de ton père en partant ce matin, mais tu étais tellement pressé d’y aller, à cette usine !

J’avais déjà à mes côtés tout ce qu’il fallait pour me mettre au sec.

– Reste près de la cuisinière, me conseilla-t-elle, il ne fait pas assez chaud dans la salle à manger et surtout frotte-toi bien le devant et le derrière avec cette serviette bien sèche. Ce bouillon que je te fais chauffer... Tu m’écoutes, Henri, au lieu de caresser la chatte ? Oui, ce bouillon que j’ai mis chauffer, tu le boiras bien chaud, tu entends, ton père l’a trouvé bien bon, mon bouillon, malgré qu’il soit un peu maigre. Il devrait pas tarder à arriver maintenant, ton père ! Bien, alors cette usine, ce travail, comment ça s’est passé, tu n’es pas pressé d’en parler on dirait, hé ? Un de ces jours, si j’ai le temps, je t’y porterai ton déjeuner pour voir un peu comment c’est fait une usine de guerre.

Il me fallut, c’était normal, lui en parler, de l’usine ; lui dire d’où venait ce bruit monstre sur les causes duquel elle s’était posé des questions jusqu’à présent restées sans réponse ; lui parler du travail auquel j’étais astreint, des presses, des fours, des moteurs, etc., et aussi du ton arrogant des chefs d’équipe, de l’allure soumise des compagnons qui n’avaient qu’un seul choix : l’usine ou le casse-pipe. Je dus lui dire également que la semaine suivante son fils serait de nuit.

Une ombre passa sur le visage de ma mère :

– De nuit, toi ? Ils vous font travailler la nuit, à votre âge ? C’est pas juste, ça ne devrait pas se faire. J’en parlerai à ton père ; ça ne me plaît pas que tu sois, la nuit, ailleurs qu’ici.

Le père justement rentrait, fourbu, mal décrassé, mais souriant.

– Té ! Tu es là, Henri ? Alors, pas trop fatigué ? Raconte-moi ça un peu, tu veux ?

– Oh non ! fis-je d’un ton assuré, je ne suis pas fatigué... Il y a des moments où le travail est un peu dur, mais il y a pire.

– C’est ça, oui, fit la maman, il y a pire, si tu l’avais vu quand il est arrivé de l’usine, il était beau, je t’assure : plus un poil de sec ! Des coups à attraper la mort... Regarde ses vêtements sur



Autour de la fonderie, plus artisanale et manuelle, la sortie du métal en fusion versé dans un moule est réservée à une main-d'œuvre essentiellement masculine.

le fil à linge, ils sont encore trempés, et en plus tu sais pas ce qu'il vient de m'annoncer ? Qu'il travaille de nuit la semaine prochaine : ça te plaît, toi, qu'il travaille de nuit ?

– Non, pas du tout, c'est sûr, je savais que chez Bellanger, comme dans toutes les boîtes du même genre, il y a un service de nuit, je vous l'avais dit l'autre jour. Mais faire travailler de nuit des garçons de cet âge, ça ne devrait pas être autorisé. Maintenant, à lui de savoir s'il veut la faire, la nuit, il est libre, complètement libre ; on lui a déjà dit et redit que si quelque chose n'allait pas, il n'avait qu'à rester ici.

Ces dernières paroles prononcées, mon père, durant un court instant, sembla attendre de ma part une réaction qui ne se produisit point.

– A propos, reprit-il, as-tu une idée de ce que tu gagnes par jour ?

– Euh ! oui, fis-je, mais je ne suis pas sûr d'être payé autant que ceux de mon équipe qui sont là depuis déjà quelque temps. Eux se font sept francs par jour et huit francs la nuit ; et c'est pareil pour moi et, je l'espère bien, je gagnerai deux francs de plus que toi le jour et trois francs la nuit, mon cher papa !

Le papa et la maman abasourdis se regardèrent un moment, semblant rêver. Puis leur visage s'éclaira et, me dévisageant, ils pouffèrent de rire avec un ensemble parfait.

– Ce n'est pas possible, dit ma mère, notre fils à lui seul va gagner autant que ses deux vieux réunis ? Eh bé, ça alors...

– Oui, je savais, ajouta mon père, que les usines payaient mieux que le chemin de fer, mais je n'aurais pas imaginé qu'il puisse y avoir un tel écart, parce que si, à son âge et avec ses petites capacités, il gagne sept francs, combien doit gagner un ouvrier accompli et père de famille ?

Ces supputations d'ordre pécuniaire s'arrêtèrent là.

– Bien, fit le papa, je vais finir de me laver le visage et les mains. Je préfère terminer ma toilette ici, car l'eau n'est pas chaude à l'entretien.



Les grandes barres acheminées par le chemin de fer sont découpées en rondins.

– Et après, poursuivit la maman, la soupe sera prête, ne la faites pas attendre trop longtemps !
[...]

Tout au long du dîner, il ne fut bien sûr question que de l'usine et de ce que j'y – et l'on y – faisait. Mais l'on ne s'éternisa ni sur le dîner ni sur le sujet car tout le monde était, avec ou sans aveu, suffisamment fatigué. Le dernier coup de fourchette donné, nous partîmes nous coucher.

A peine avais-je commencé à me délecter voluptueusement de la douceur retrouvée d'un lit maternellement préchauffé qu'une exécration vint ironiquement me rappeler que quelques heures seulement me séparaient de l'instant fatidique où le mugissement d'une certaine sirène viendrait me rappeler que nous étions en guerre, que des obus on n'en avait jamais assez et qu'il fallait d'urgence en fabriquer. Enfin je m'endormis, m'abandonnant à tout ce que le moment avait de bon, tandis que la minette ronronnait gentiment au creux de l'édredon.

Ma mère voulut absolument réaliser son projet de me porter mon déjeuner à l'usine afin de se rendre compte *de visu*, après l'exposé succinct que je lui en avais déjà fait, de ce qui se passait dans une usine à obus, c'est-à-dire un établissement travaillant, comme elle-même, pour l'armée française.

Quand elle se présenta à l'entrée dudit établissement, le portier de service, celui-là même qui s'était permis de me traiter de morveux sans s'excuser, lui demanda naturellement l'objet de sa démarche, la pria de lui confier ce qu'elle portait visiblement avec beaucoup de précautions – à cause du ragoût et aussi du bouillon –, lui promit que tout me serait remis en temps voulu et lui conseilla expressément de faire demi-tour, toute visite d'étrangers à l'usine étant rigoureusement interdite. Ma mère eut beau insister pour me voir en rappelant qu'elle était déjà venue en ces lieux avec moi et à mon sujet, l'autre ne voulut rien entendre, prétextant qu'il avait des consignes et qu'il fallait s'y conformer.



En atelier, les hommes à la casquette sont aux presses ou aux fours ; les femmes en pantalons (culottes) ramassent des lopins.

Il s'agissait probablement d'une nouvelle alerte à l'espionnage ; bien entendu, les usines d'armement prenaient des mesures préventives et renforçaient la surveillance, le temps au moins que cette fièvre périodique d'espionnite se calmât. Mon infortunée maman avait tout simplement mal choisi son moment.

Ma semaine de nuit fut surtout pénible au début ; non pas à cause du labeur, celui-ci s'étant révélé, tout bien pesé, un peu moins pénible qu'en service de jour. D'une part, la cadence était, me sembla-t-il, moins rapide, moins forcenée ; ensuite, en tant que mineurs, nous avions le privilège fort apprécié de nous reposer un quart d'heure de plus après chaque tour d'activité. Non, le plus dur pour moi, les premiers jours, fut de quitter le domicile familial ; de partir travailler loin de chez moi à l'heure où mes parents, eux, allaient se coucher et je dus me dominer fortement pour neutraliser l'effet déprimant, ramollissant, qu'exerçait sur mon esprit ce départ de chaque soir à une heure aussi insolite.

Il ne m'était pas moins désagréable de quitter le travail en pleine nuit, à quatre heures du matin, transitant ainsi brutalement d'une atmosphère torride à la saisissante froideur nocturne et matinale des bords de Seine. Somme toute, je ne fus pas du tout fâché de voir se terminer ma première semaine de nuit.

La première paie que j'eus la fierté d'apporter à la maison, je ne la laissai pas traîner n'importe où, et encore moins sur certaine table jouxtant la cuisinière : simple raillerie en souvenir de faits qui, s'ils ne risquaient plus chez nous de se reproduire, s'étaient bel et bien déroulés à notre grande stupéfaction, dans des circonstances que j'aurai sans doute l'occasion de détailler.

Comme j'ignorais – et d'ailleurs ne désirais pas goûter – la satisfaction que peut procurer la possession et la gérance d'un portefeuille personnel, je remettais ma paie directement entre les mains de notre ministre du budget, qui savait où la placer de façon sûre. Cette manière de procéder collait parfaitement avec les vues de chacun de nous ; mes besoins en menue



Devant les tours actionnés par une forêt de courroies...

monnaie étaient suffisamment modestes pour ne pas souffrir d'un système qui cadrait d'ailleurs avec le but que je poursuivais en voulant travailler : aider mes parents.

Il se confirma – pour mon plus grand orgueil – que ma paie était bien supérieure de deux francs par jour à celle de mon père, mais légèrement inférieure, toutefois, à celles de mon père et ma mère réunies. J'étais donc devenu la principale source de revenu de la maison et, à ce titre, indéniablement quelqu'un de respectable.

Je ne me réjouissais cependant que de façon limitée de cette promotion enviable à mon âge, mais dont je savais très bien qu'elle n'était pas faite pour durer. Cet état de chose me paraissait artificiel, anarchique, anormal, lié et consécutif à des causes graves que je ne cernais pas ou mal, mais que la conjoncture faisait pressentir : une sorte d'épée de Damoclès suspendue sur l'avenir autant ou plus que sur le présent.

Mon travail à l'usine se poursuivait normalement, lorsqu'un jour ma mère décréta que j'avais « bien maigri » : voir des joues aussi aplaties après avoir été si bien remplies, observait-elle avec une commisération attendrie... Il allait falloir... il fallait suivre la chose de très près ; au diable les gros sous, la santé avant tout : n'était-ce pas là de la bonne philosophie maternelle ? Bien sûr, le rythme et la nature du travail auxquels j'étais astreint depuis quelque temps n'étaient pas faits pour me donner de l'embonpoint ou de la rondeur au visage ; mais je ne me plaignais de rien et, sans affirmer que gratter des lopins incandescents m'intéressait vraiment, je n'étais pas tenté de renoncer à cette tâche, après tout bien rétribuée, avant d'y être contraint par une évolution redoutée de notre condition de transplantés, dont l'avenir non assuré était le souci permanent.

– Demain, tu resteras ici, tu entends, Henri ? S'ils ne sont pas contents, tes patrons, ce sera pareil ! A ton âge on se repose le dimanche, compris ? Demain, tu dors !

Le lendemain, donc un dimanche, était jour de travail de l'équipe du four auquel j'étais affecté et, pour moi, le premier jour de travail dominical. Je fis comprendre à ma chère maman



Ebarbage des lopins au marteau-compresseur.

– tout au moins, j’essayai – que je me devais d’assurer mon service, c’est-à-dire d’aller au boulot comme les autres, que sinon je risquais une engueulade nourrie et bien méritée, et peut-être même d’être congédié.

– Eh bé, tant mieux, me lança ma protectrice de mère, je ne demande que ça moi, qu’on te fiche à la porte, tu ne vas tout de même pas y attraper la crève là-bas, devant tes fours, non ? Alors, reste ici ! Demain matin, pas question d’autre chose que de te reposer, de rester au lit... Ah mais !

Comprenant que d’insister n’aurait rien changé, j’abandonnai la discussion, tout en restant résolument décidé à agir comme je jugeais de mon devoir de le faire.

Dès qu’il rentra de son travail, mon père fut naturellement, et hors de ma présence, mis au courant du différend en question. Bien entendu, il opina du bonnet en faveur des arguments maternels mais, probablement fatigué et peu disposé à discuter, il dut aussi demander à ma mère de ne pas trop s’exciter sur le sujet, au bénéfice d’un calme et d’une tranquillité auxquels, sa semaine bien remplie et terminée, il aspirait.

Effectivement, c’est bien ainsi que cela dut se passer, puisque, mis à part quelques coups d’œil en chanfrein lancés de mon côté par mes deux chers censeurs, on parla un peu de tout sauf du « sujet », seule chose d’ailleurs à laquelle chacun pensait.

Je passai un long moment avant de m’endormir, à me demander comment allait tourner cette affaire. En passant outre ses arrêts, j’allais choquer ma mère, la blesser, entrer en conflit avec elle, toutes choses dont je savais devoir souffrir moralement à mon tour mais ne souffrirais-je pas tout autant sinon davantage en me soumettant docilement à sa volonté, faisant ainsi la démonstration de mon manque de cran et de courage, d’être resté petit garçon ? Ma conscience fut mise à dure épreuve et sans résultat, ce soir-là, avant que je ne plonge dans le domaine de l’oubli, dans le monde des rêves agités. Car agité, mon sommeil le fut cette nuit-là. Je ne le sus naturellement que plus tard, par ceux qui anxieusement accoururent à mon



Les tâches des enfants varient selon les opérations et les unités de production.
Dans les ateliers, il y a peu de lumière artificielle et on utilise au maximum les baies, verrières vitrées des hangars.

chevet pour s'inquiéter de ce qui m'arrivait, pour se pencher sur la tempête, sur la détesse qui me secouaient et que leurs paroles apaisantes firent disparaître comme par enchantement.

Malgré l'espèce d'état second dans lequel m'avait laissé mon affrontement désespéré avec les forces mystérieuses et agressives de la vie et du monde oniriques, j'entendis une voix angoissée qui murmurait :

– Tu vois, je te l'avais bien dit, il est fatigué, ce drôle, touche son front, il a de la fièvre, je ne veux pas qu'il y revienne dans cette garce d'usine, tu entends bien ! Je ne veux pas !

Après un court silence, il me sembla qu'une autre voix répondait :

– Tu as raison, je suis d'accord avec toi...

Quand, le lendemain matin, jour du seigneur, j'ouvris les yeux, le soleil, lui, était levé depuis longtemps. Dans la salle à manger où se trouvait mon lit, ma mère préparait le repas de midi. Elle ne prêta apparemment aucune attention à mon réveil. Ne s'en était-elle vraiment pas aperçue ? Avait-elle seulement fait semblant de ne rien voir ? Je penchai pour cette dernière hypothèse, car tout me portait à penser que ce réveil, elle devait le guetter depuis un bon moment.

– Quelle heure est-il ?, criai-je, stupéfait de me voir encore au lit alors que j'aurais dû être à mon poste de gratteur auxiliaire à part entière devant les fours à lopins.

Ma mère, entre-temps, avait filé dans la chambre où mon paternel se reposait encore ; je l'appelai en demandant derechef l'heure qu'il pouvait bien être, car le réveille-matin avait mystérieusement disparu de sa place habituelle sur ma table de nuit.

– Ah, enfin ! fit ma mère en réapparaissant dans la pièce, tu ne dors plus ! Tu avais du sommeil à rattraper, mon pauvre petit, hé ? Après ton histoire de cette nuit... ça va, ce matin ? Tu as l'air bien reposé, ma foi, eh bien lève-toi, mon drôle, ton déjeuner t'attend, tu dois avoir faim, hé ? Le papa aussi va se lever bientôt pour déjeuner ; il a toujours faim, le papa !

Pris dans cette avalanche de mots attendrissants, je perdis pied un instant.



Et voici les fameux « gratteurs de lopins » ! « Nous étions trois devant la gueule du four 5, violemment agressés par une chaleur à la limite du supportable, trempés de sueur, effets littéralement collés à la peau, attentifs aux lopins tombant et roulant sur la tôle en crépitant et, tandis que deux d'entre nous grattaient les futurs obus, le troisième larron, plus âgé et probablement mobilisé, avait pour rôle de les extraire du four et de les introduire après nettoyage dans le cylindre de la presse. »

– Que s’est-il passé cette nuit, demandai-je, quelle est cette histoire dont tu parles ?

– Tu nous as fait bien peur, me dit-elle, tu étais méchant, méchant ! Au point que, sans ton père, je ne sais vraiment pas ce j’aurais pu faire... Puis ça s’est passé comme cela, d’un seul coup, comme avant, quand tu étais plus petit. J’espère qu’elles ne vont pas recommencer, tes fichues crises de cauchemars que l’on croyait bien terminées. Et tout ça, tu vois, c’est parce que tu te fatigues trop, j’en suis sûre. Alors, hé, l’usine, terminé ! Tu vas me faire le plaisir de rester ici.

Tandis que j’écoutais s’exprimer ma maman, en cultivant l’idée qu’elle m’empêchait d’en faire autant, je sentais monter en moi une sourde colère. L’usine était la cause de tout : des ennuis familiaux à mon sujet et aussi, bien sûr, de l’irruption dans mon sommeil des affreux personnages qui m’y avaient brutalement assailli. C’en était trop.

– L’usine n’a rien à voir dans tout cela ! m’écriai-je, à bout de patience. Vous voulez absolument que je sois fatigué, que j’aie maigri et quoi encore, ce n’est pas vrai, je me porte bien et je veux retourner à l’usine où mon travail m’attend ! J’aurai l’air malin demain matin, quand on me demandera les raisons de mon absence ! Pourquoi m’avez-vous enlevé le réveil ? Pourquoi m’avez-vous laissé dormir, alors que j’aurais dû partir travailler ?

– Allons, allons, calme-toi !, fit la voix paternelle venue se substituer à la parole maternelle, laquelle, manquant un instant d’inspiration, s’était tue.

– Ecoute, Henri, la maman vient de te le dire, tu nous as fait bien peur cette nuit, crois-moi ! Il était grand temps que cela finisse, j’étais sur le point d’aller chercher le médecin ; alors ce matin, à l’heure où tu te lèves d’habitude, nous sommes venus, la maman et moi, voir ce qu’on devait faire. Tu dormais si profondément, si tranquillement, que nous n’avons osé te réveiller. Le réveille-matin, ta maman l’a ramassé au pied de ton lit : il a dû avoir des cauchemars, lui aussi !

Il ne nous restait plus à tous les trois qu’à rire un bon petit coup de l’esprit du papa. Ma mère, toujours muette, me prit la tête dans ses mains et, pour être bien sûre que la fièvre de la



Aux femmes en blouse, un travail peut-être plus « minutieux », mais non moins répétitif, sous l'œil attentif d'un même contremaître moustachu que l'on retrouve en costume ou en blouse sur plusieurs photos.

nuit avait disparu pour de bon, elle posa longuement ses lèvres sur mon front, tandis que le papa, paraissant assez satisfait, retournait dans la chambre pour y finir de s'habiller.

Le calme revenu et les malentendus dissipés, la journée pour moi se passa sans peine dans une ambiance plus agréable que celle qui habituellement régnait devant les fours chauffés à blanc. Néanmoins, tout n'était pas réglé pour autant. Je me devais de retourner le lendemain matin à l'usine, non sans savoir quoi répondre aux inévitables questions qui me seraient posées ; mes parents convinrent facilement de tout cela.

Bien entendu, ce fut sans chaleur, mais plutôt avec une résignation mal maîtrisée, que ma mère me vit reprendre le chemin de cette « garce d'usine » qu'elle abhorrait de toute son âme.

– Si seulement on pouvait te fichier à la porte !, me confirma-t-elle en me voyant partir.

A ma grande surprise, ce fut – car je l'avais depuis longtemps perdu de vue – le pépé gentil qui, après m'avoir convoqué dès mon pointage effectué, et ce par l'intermédiaire de la demoiselle toujours mignonne – j'étais vraiment gâté –, me reçut.

– Jeune homme, me dit-il calmement, on me signale que tu n'étais pas présent hier au travail, quelles sont les raisons de cette absence ?

– Mais, Monsieur, répondis-je en jouant les naïfs avec une assurance que m'envoyait le dieu protecteur des menteurs, personne ne m'avait prévenu qu'il fallait venir travailler. J'ai fait comme le dimanche d'avant, je suis resté chez mes parents.

– Comment, tu ne lis pas les consignes au tableau d'affichage ? Tu ne prends pas connaissance du régime de travail que doivent suivre les équipes ?

– Je ne savais pas, Monsieur, qu'il y avait un tableau d'affichage à consulter ; à l'avenir je le lirai, maintenant que je le sais. Je croyais que le dimanche on pouvait se reposer.

– Mon petit gars, dis-toi bien que les poilus qui se battent sur le front ne connaissent pour se reposer ni dimanche, ni jour férié, tu comprends ? Alors, le dimanche, quand c'est son tour de travailler, il faut penser à eux et être courageux. D'ailleurs, tout cela n'a plus



L'étrange paradoxe veut que ce sont ces « munitionnettes », des femmes seules, des mères, des épouses, des sœurs, qui fabriquent les engins de mort qui détruiront d'autres fils, d'autres maris ou d'autres frères !

aucune importance pour toi : si je t'ai fait venir ici, c'était surtout pour te dire que, dès à présent, tu ne fais plus partie du personnel de l'usine. Tous les jeunes de ton âge ne doivent plus être employés dans les usines d'armement ; voilà. A présent, va à la caisse avec ce papier : on va te payer ce qu'on te doit. Compris ? Allez, va et... repose-toi bien, mon petit gars !

Stupéfait, je l'étais sûrement ; satisfait... pas vraiment, mais sans être mortifié. L'idée d'être congédié m'avait déjà effleuré. Je n'étais donc pas surpris outre mesure de ce qui m'arrivait. Je préférais cependant être congédié par décision ministérielle pour une question d'âge, qu'être mis à la porte pour faute professionnelle.

Quand tout fut terminé, je remis ma musette-mangeoire sur l'épaule et tournai le dos à l'usine, sans regrets, pour toujours, avec le sentiment que mon séjour dans ses murs, bien que relativement court, avait efficacement contribué à mon apprentissage de la vie.

Ce matin-là, sur le chemin du retour à la maison, les bords de la Seine me parurent plus poétiques qu'ils ne l'avaient jamais été. Jamais le soleil n'avait brillé avec autant d'éclat. Je rentrais libre chez moi et pouvais prendre tout mon temps pour faire le trajet. Dégagé de toute contrainte, indifférent désormais à l'appel des sirènes, je me sentais d'une étrange légèreté physique qui me donnait – c'était dingue ! – l'envie de me livrer à de folles excen-tricités, à des actes sortant de l'ordinaire, de dépenser impérativement sur-le-champ ce surcroît soudain d'ardeur et d'énergie juvéniles, émanant du sentiment d'une liberté retrouvée et dont, pourtant, je n'avais pas souffert d'être privé durant la période qui venait de prendre fin.

En passant devant l'épicerie de la Mère Pet'sec – ainsi l'appelait-on à cause de sa mauvaise humeur innée et de son aptitude bien connue à vider *subito presto* de sa boutique tout client s'aventurant à discuter du prix ou de la qualité d'un objet avant de l'acheter –, je ne résistai pas à la tentation de m'offrir, une fois n'est pas coutume, une tablette de chocolat. Mal m'en prit ! A peine entré dans l'épicerie, qui surprenait tout de suite par son exigüité, je fus toisé



L'infirmerie, sommaire, avec une armoire où sont conditionnés – au litre – les alcools, mercurochromes, antiseptiques, pansements et bandes, premiers soins contre les brûlures, doigts meurtris, etc. *« Il ne se passait pas un jour sans que l'usine fit des blessés plus ou moins gravement atteints, les règles de sécurité n'étant ni très élaborées dans de nombreux cas, ni très respectées là où elles l'étaient. »*

d'un regard peu rassurant. Ma musette en bandoulière ne devait pas inspirer confiance à la Mère Pet'sec...

– Je voudrais une barre de chocolat, madame, demandai-je.

Et j'ajoutai « s'il vous plaît », en espérant l'amadouer.

– T'as des sous pour payer ? grogna-t-elle

– Oui, madame ! dis-je. J'ai deux sous.

– Il manque un sou, morveux, tu reviendras quand tu l'auras, cornichon ! me lança-t-elle gracieusement en me claquant la porte sur les talons.

Une telle réception, bien que prévisible de la part de ce porc-épic féminin, émoussa mon optimisme. Quand je poussai la porte de l'appartement, ma mère, m'ayant vu arriver par la fenêtre derrière laquelle elle « chemisait », était déjà à mes devants. Elle ne se trompa point de question :

– On t'a fichu à la porte, mon garçon ?

– Pardon, fis-je fièrement, j'ai été congédié par le gouvernement... Nuance !

Suivirent les détails de l'événement entrecoupés de commentaires, ce qui dura un bon moment, auquel on mit une rallonge, on s'en serait douté, dès que mon père fut rentré.

Lorsque nous eûmes fini d'épiloguer sur un sujet dont les péripéties plus ou moins agitées alimentaient la chronique familiale depuis un temps assez coquet, je sortis de ma poche une enveloppe blanche encore cachetée, que je tendis à notre argentier maternel, qui l'ouvrit avec empressement et lut à haute voix la fiche de solde incluse : « Paie : 50 francs + prime de départ : 10 francs. Total = 60 francs. » Ma mère me regarda, un demi-sourire sur les lèvres, puis me dit d'un air soudain devenu grave :

– Oui, mon fils, des paies comme celle-là c'est intéressant, mais vois-tu, aussi plaisant que ce soit, ta santé vaut beaucoup plus que cela ! Je suis bien contente de ne plus avoir à entendre parler de travail de nuit, de fours chauffés à blanc et de jeunes qui se font cramer les pieds par



A gauche de l'entrée de l'usine, un pavillon, des bureaux de direction, de registre ou d'étude, des secrétaires.
C'est l'éphéméride, accroché au mur, qui nous a permis de dater le reportage : 19 octobre 1917.

ce qui en tombe. J'ai toujours dit qu'un tel travail n'était pas fait pour des garçons de ton âge ; j'avais raison, tu vois mon petit, puisque le gouvernement est de mon avis !

Ma mère avait toujours raison et, devant l'évidence de tels arguments, il était difficile d'opposer la moindre contestation.

L'heure avançait. Je n'avais plus aucune envie de discuter ; l'euphorie du matin était totalement dissipée. Je me reprenais à réfléchir sur mon emploi du temps futur et déjà une idée, jusque-là délaissée, commençait à prendre corps, à s'étoffer, à s'imposer. On verrait plus tard comment la présenter aux autorités de tutelle. Pour le moment, je n'avais qu'une seule chose à faire : me plonger avec ravissement dans les douillettes profondeurs d'une couche toujours aussi maternellement atténuée, sans m'inquiéter – chose combien apaisante – ni du réveil-matin, ni de la détestable sirène dont, désormais, les sinistres hurlements n'iraient impressionner que les plus de quinze ans.

Henri Touron



«Je fus accueilli fort gentiment – ce qui me rassura considérablement – par une jeune demoiselle, laquelle, après s'être enquis de l'objet de ma visite, me demanda d'attendre un peu et me conduisit l'instant suivant devant une sorte de patriarche à longue barbe poivre et sel, probablement le chef de la douzaine de scribes occupant le local surchauffé.»

LISTE DES MORTS D'ATHIS-MONS AU COURS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

« On voit chaque nation, rongée de massacres sur les bords, qui s'arrache sans cesse du cœur de nouveaux soldats pleins de force et pleins de sang ; on suit des yeux ces affluents vivants d'un fleuve de mort. » Henri Barbusse, *Le Feu* (journal d'une escouade), 1916.

Si, à Athis-Mons, l'entreprise Bellanger reconvertie en usine d'armement expédie vers le front des tonnes de munitions et d'obus de 75, la ville envoie également beaucoup de ses « enfants » : cent soixante-douze sont répertoriés en croisant plusieurs listes. Nous n'avons que pour 117 d'entre eux l'année de décès : 14 % sont tués en 1914, 23 % en 1915, 20 % en 1916, 15 % en 1917, 25 % en 1918. Les 3 % restants meurent des suites de leurs blessures, en 1919 et 1920. Ce sont les années 1915 et 1918 qui sont les plus meurtrières. Il est étonnant de voir que, parmi ces soldats, très peu sont nés à Athis ou à Mons (un dixième à peine) : ce sont des enfants de nouveaux arrivants, ils sont nés ailleurs, en province, à Paris. Ils font partie de cette première vague de peuplement qui transforme d'anciens villages en ville de banlieue naissante.

Cette liste – sans doute incomplète et à l'orthographe des noms ou prénoms à préciser – a été dressée à partir :

- des informations recueillies par le service Archives-Documentation de la ville (registres des décès) ;

- des inscriptions relevées sur le monument aux morts du cimetière communal (cent cinquante-sept noms) : « *Athis-Mons à ses morts pour la France : 1914-1918* ». Au cimetière communal, un carré militaire accueille soixante-deux tombes dites du « Souvenir français », la plupart anonymes. Six tombes nominatives accueillent des soldats anglais, dites « tombes de guerre du Commonwealth ». Deux plaques (en français et en allemand) rappellent également que « *Ici reposent des soldats allemands 1914-1918* » ;

- des deux plaques de marbre apposées dans le hall d'entrée de la mairie (cent vingt-neuf noms) : « *Le capitaine Séjourné, maire d'Athis-Mons, à ses camarades morts pour la France* » ;

- de la plaque qui se trouve en l'église Saint-Denis d'Athis-Mons (quatre-vingts noms) : « *La paroisse d'Athis-Mons à ses morts glorieux, 1914-1918. Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie* » ;

- ne portant pas de noms, signalons en quelques écoles de la commune cette même plaque (en cartons émaillés, encadrée de médaillons représentant des profils d'enfants) : « *Aux Instituteurs de Seine-et-Oise, aux Enfants de la commune morts pour la France, le Département, 1914 -1918* ».

Une manière de ne pas les oublier est d'en rappeler les noms.

ABREUVEUX Louis (1888-1916)
ALBERT Georges (1895-1916)
AUFSCHNEIDER Charles (1889-1915)
AUBERT Henri
AYASSE Georges (1896-1916)

BALLOT Victor, *caporal*
BEAUDOIN Robert (1898-1918)
BEAUQUIS Jean (1895-1915), *caporal*
BEAUVILLIER René (1893-1915)
BECERIAS Abel (1895-1917)
BEGAULT Henri (1885-1919)
BEGOUT Arsène (1891-1914)
BELLOT Pierre
BERGERON Maxime (1895-1917)
BERTRAND Eugène (1876-1918), *commandant*
BETOURNE Georges
BLERIOT François (1894-1915)
BOIN Henri
BONIFACE Raymond (1896-1918)
BONTE Augustin (1884-1917), *caporal*
BOUDEAU Armand (1895-1916)
BOUDINOT Joseph, *adjudant*
BOURGEOIS Alphonse
BOURGEOIS Jules (1883-1915)
BREUZIN Marc (1895-1918)
BRIALY Charles (1872-1915), *sergent*
BRUNET Ernest (1889-1918)
BUREL Alphonse (1872-1915), *lieutenant*

CADET DE FONTENAY Jules
CANOUVILLE Gustave (1893-1918)
CANOUVILLE Louis, *brigadier*
CAPRON Armand
CARLIER Charles (1891-1916), *sous-lieutenant*
CARON Louis (1892-1914)
CASAUBON Charles, *sergent*
CAUDOUX Jean-Baptiste (1892-1918)
CAZIN Pierre
CERF Charles
CHABRIER André (1891-1916)
CHABRIER Jean-Baptiste
CHAMOREAU Antoine (1895-1916)
CHAUMETTE Emile
CHAUVEL Edmond (1893-1914)
CHEVILLON Lucien (1891-1918)
CHRÉTIEN Albert (1892-1914)
CLAINDOUX Armand, *maréchal des logis*
COHIC Marcel Henri (1893-1915), *tué au ravin
de la Fille-Morte, Argonne (SF)*
COLLARD Henri, *sergent*
COQUILLAUD René (1897-1916)
COUDERT Guy (1892-1915)
COUTEAUX René (1894-1915)
CRESENT Léonard (1873-1915)
CRETEY Eugène (Jules), *adjudant*
CRIMET Léon

DANCETTE Henri (1888-1917)
DELAVAU Henri (1888-1918), *caporal (SF)*
DEMIMUID Aristide (1889-1915)
DESBROSSE Marcel (1895-1915)

DESMARS Joseph
 DIOGON René (1897-1918), *caporal*
 DIOT Pierre (1883-1914)
 DROUET Paul (1896-1918)
 DUBOILLE Georges (1890-1914)
 DUBOS André (1882-1916), *sergent*
 DUGENET Henri
 DUPLAN Joseph (?-1915), *soldat*
au 268^e régiment d'infanterie (SF)
 DUVAL Pierre (1888-1914), *sergent*

EDVILLER René (1894-1915)
 ETCHEBERRY Auguste (1897-1918)

FEUVREL Joachim (1889-1914)
 FIRMIN Auguste
 FREON Pierre (1894-1915)
 FRISON Louis-Alexandre (?-1916), *maître pointeur*
au 2^e BIE, 32^e Régiment d'Artillerie (SF)

GAMERIN Albert (1886-1918)
 GESNOT Jean
 GESNOT Jean-Marie
 GILLARDIN Louis
 GIOVANACI François (1896-1918)
 GIRARD Eugène (1894-1916)
 GUILLAUMIN Ernest-Jean (?-1916), *Premier*
Génie (SF)

HAMEL Edmond (1879-1916)
 HAMEL Gabriel (1893-1914)
 HAMEL Henri (1878-1917)
 HAMM Louis (1886-1915), *caporal*

HÉDIARD Valentin
 HERBULOT Auguste (1877-1916)
 HIDOINE Adolphe (1880-1917), *sergent*
 HIRAT Alexandre (1895-1915), *caporal*
 HUBERT Louis-Henri (1893-1916)

JACQUOT Maurice (1895-1918), *caporal*
 JAMOT Edmond
 JANISEL Louis (1887-1917)
 JOLLIER Ernest (1881-1914)
 JURANVILLE Henri (1887-1917)

LAGARDE Albert
 LANDRY Joseph
 LEBRETON Jules
 LECLERC Georges (1877-1917)
 LECOMTE Jules (1879-1918)
 LECORNU Médéric, *5^e Régiment d'Infanterie (SF)*
 LEE Camille, *caporal*
 LEGAY Camille (1887-1914)
 LEGRAND Emile
 LEGROS Fernand (1896-1918), *caporal*
 LELIEVRE Eugène (1895-1918), *maréchal des logis*
 LENORMAND Maurice (1892-1916), *sergent*
 LERAY Pierre (1879-1914)
 LEROY Lucien (1890-1919)
 LEROY Marcel (1892-1914)
 LHONNEUR Daniel (1898-1918)
 LOROUET Robert (1897-1918)

MACE Arthur (1886-1918), *brigadier*
 MADRE Henri (1892-1917)
 MADRE René

MARANZONI Léon (1884-1914)
MAROT Alexandre (1889-1914)
MARROT Jules (1894-1916)
MARTIN Gaston (1881-1915)
MAURAND Jean (1880-1918)
MAYER Adolphe, *caporal*
MENALDO Jean (1894-1918)
MERAUT François, *sous-lieutenant*
MEUNIER Gabriel (1893-1914), *caporal*
MICLOT Léon
MILLET Auguste, *caporal*
MIMERAND Georges (1896-1915)
MIMERAND René (1879-1916)
MONATE Raphaël (1898-1920)
MORAND Georges (1887-1918), *caporal*
MORANZONI Léon
MOREAU Jean-Marie (1885-1915)
MOUVAULT Auguste (1885-1918), *sergent*
MUTELLE Amédée (1890-1915)

NERISSON Camille (1887-1917)
NUEZ Gabriel
NUEZ Jean-Baptiste

PARMENTIER Eugène
PASQUINET Marcel (1893-1915), *sergent*
PERDU Henri
PERNOT Henri (1882-1916)
PERRON Maurice (1892-1917)
PESCHARD Jacques (1875-1915)
PETIT Anthime (1881-1918)
PHILIPPARD Gabriel, *sergent*
PICAUD Maurice (1870-1916)

PINAULT Armand
PINOT Félix (1892-1915)
PIONT Paulin (1888-1918)
PORCHE Charles (1876-1919)
PORTA Emile
PORTA Georges (1894-1915)
POUSSARD Auguste
PRADAL André
PRUDHOMME Lucien-Claude (1897-1917)

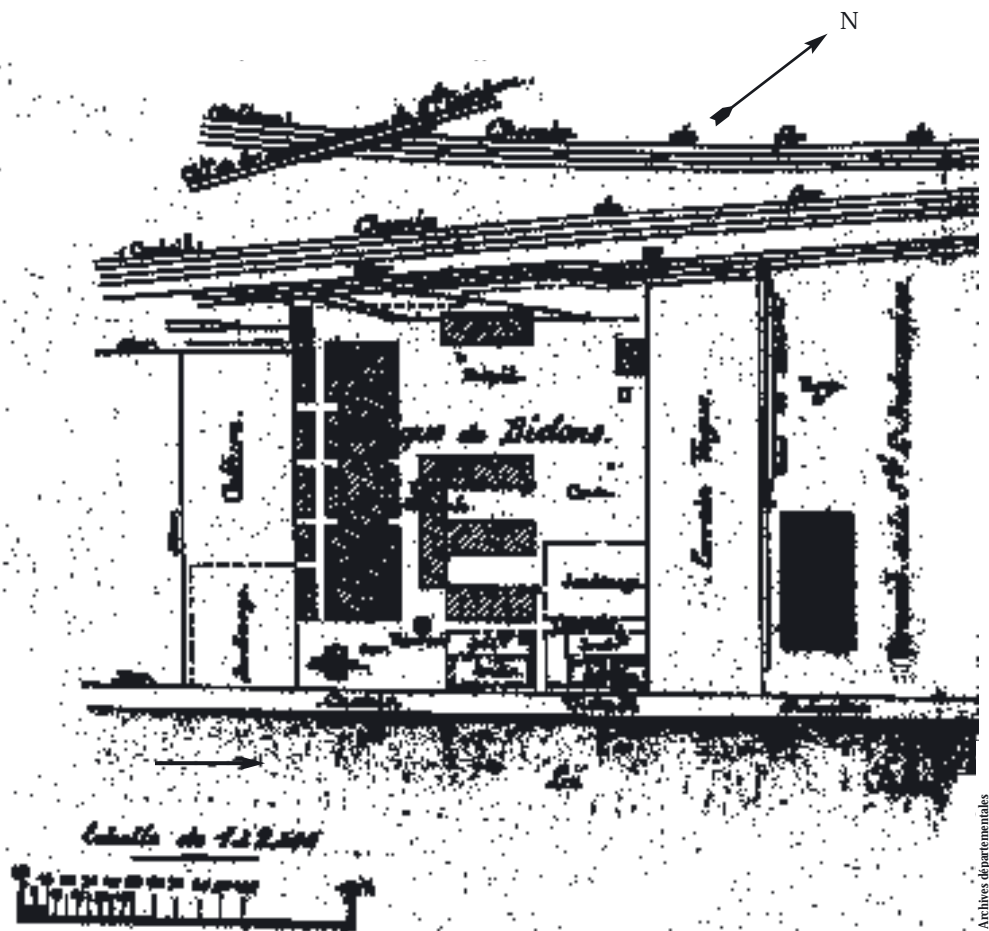
REBIERRE Marcel (1891-1915)
RICHE Alfred
RIGAUD Georges (1889-1917)
ROBERT Ernest (1889-1918), *sous-lieutenant*
ROBERT Georges (1895-1916)
ROBERT Henri (1897-1917)
ROUX Gustave (1878-1917)

SCHREMER Eugène (1877-1916)
SEDILLEAU Jean
SEZNEC François (1889-1915)
SOULAT Marcel (1894-1917)

TARANA André (1888-1916)
TERRASSIER Paulin (1886-1918), *sous-lieutenant*
THIERRY Maurice

VALLET Louis (1883-1916)
VIGNAL Jules
VINOT Gabriel

SF = Souvenir français d'Athis-Mons



© Centre culturel d'Athis-Mons - BP 15 - 91201 - Athis-Mons Cedex - Tél. 01 60 48 46 18
Département Maison de Banlieue - 41, rue Robert-Schuman - 91200 Athis-Mons - Tél. 01 69 38 07 85
Réalisation : Edire - 38, rue d'Enghien - 75010 Paris - Tél. 01 47 70 77 00
Impression : Mouquet - 2, rue Jean-Moulin - 93350 Le Bourget - Tél. 01 48 36 08 54

Tiré à 1 000 exemplaires, juin 1999